

Le bricoleur et la femme perdue.

Brigitte Edward, Philosophe,
Journées « Du féminin » à Fort-de-France, 14-15 Juin 2008

PREMIER TEMPS : UNE PROBLEMATIQUE ENTRE PHILOSOPHIE ET PSYCHANALYSE.

Kierkegaard du côté des philosophes.

J'ai commencé ce travail dans le cadre d'un séminaire sur le **féminin** où l'on m'a demandé de faire une recherche sur la notion d'**existence** chez **Kierkegaard**.

Rien d'étonnant, puisqu'on « range » d'ordinaire Kierkegaard parmi les philosophes, et que j'ai une formation philosophique. Cette notion d'existence, je la connaissais bien sûr, puisqu'elle est au centre de l'oeuvre de Kierkegaard, et probablement au cœur de la culture moderne, même si on s'intéresse assez peu finalement à cette oeuvre.

Dans les Post-scriptum aux miettes philosophiques, (§4), l'existence est caractérisée à la fois par l'incomplétude et le mouvement :

- l'existence est ce que la pensée ne peut englober, inclure dans un système qui coordonne les choses en un Tout fermé. Elle est « incompatible avec le système » C'est le **pas-tout du système**. Elle déborde nécessairement la pensée puisque le penseur est « un **penseur existant** ».

Voilà la donnée initiale, irrécusable.

On peut essayer d'en faire abstraction, comme le « penseur abstrait » ou bien choisir de rester dans cette « **contradiction insoluble ou pour mieux dire, inépuisable** » de la pensée et de l'existence, sans jamais la laisser de côté ou prétendre la dépasser. C'est tenter d'être ce que Kierkegaard appelle un « penseur subjectif », qui, « dans tout ce qu'il pense, pense en même temps qu'il est lui-même un être existant » (Post-scriptum, §4). Prétendre s'en abstraire, c'est « **oublier la pointe**, à savoir que l'on est soi-même **tel homme particulier existant** ».

La pensée ek-siste à l'existence, au double sens où elle en dépend, et où elle en est séparée par une béance.

- Par ailleurs, « l'existence est **inconcevable sans le mouvement** ». Ce mouvement, c'est celui de la « **subjectivité existante** », le mouvement du « devenir-sujet ». Kierkegaard considère ce devenir-sujet » comme surgissement de la liberté d'un sujet appelé à se constituer dans le temps face à l'éternité dont procède sa vie. Le sujet existant n'est pas simplement là, comme tout être vivant : il ne se contente pas d'être vivant, il est appelé, voué à « **la tâche d'exister** », d'accomplir sa **singularité** en référence à des stades, des pôles, ou même des instances : esthétique (la jouissance), éthique (le devoir) et religieux (la foi). Le stade religieux est pour Kierkegaard le stade d'existence le plus élevé, là où le sujet accomplit son **exceptionnalité** dans un rapport personnel et direct avec Dieu. Il devient alors « **l'Unique, tout seul devant Dieu** », comme Kierkegaard le fit

inscrire sur sa tombe. Ce qui est important, c'est que ces stades sont discontinus, il y a entre eux une rupture où seul **le saut** permet le passage.

Ce qui reste invisible dans cette approche, c'est le féminin.

La problématique de Lacan.

Lacan voit en Kierkegaard « le plus aigu des questionneurs de l'âme avant Freud » (Séminaire XI, ch.5). Plutôt que de le « ranger » parmi les philosophes, il le situe par rapport à la découverte de l'inconscient, de « la béance causale », par rapport au questionnement du fond sans fond de la pensée. Peut-être aussi par rapport à celui qui mit au point sur lui-même le dispositif analytique, par rapport au « désir de Freud ».

Partons des derniers paragraphes du chapitre 6 du Séminaire Encore : ... « Ce n'est *pas par hasard* que Kierkegaard a *découvert l'existence* dans une petite aventure de séducteur. C'est en se castrant, en renonçant à l'amour, qu'il pense y accéder. »

- C'est dans ses tribulations amoureuses, et non en méditant sur des textes, que Kierkegaard a découvert ce qu'il a tenté de théoriser sous la notion d'existence.
- Il ne s'agit pas de hasard mais de **logique**, de nécessité : c'est Eros qui impulse le devenir-sujet, le mouvement de l'existence dans lequel un sujet, entre folie et liberté, s'institue de ses identifications, de façon chaque fois singulière et créatrice.
- Mais c'est sous la **dépendance de l'Autre** que s'organise ce devenir-sujet, c'est-à-dire à partir de son héritage. Et pour Kierkegaard comme pour Hamlet, **l'héritage**, c'est la faute du père qui exige de renoncer à la jouissance phallique.
- Pourtant, Kierkegaard eut sa façon à lui de faire-avec « ce qui avait ainsi chu dans son escarcelle », avec cet héritage, avec le dispositif qui organisait pour lui la passion érotique, séduction-fiançailles-rupture : un petit bricolage avec les moyens du bord lui permit de rebondir vers une autre sphère d'existence.

De même que Diogène, contre les Eléates prouva le mouvement par la marche, c'est en aimant, et en renonçant à l'amour que Kierkegaard fit l'épreuve de l'existence.

C'est pourquoi, pour saisir l'existence à son vif, il faut aller à ces textes, Le journal du séducteur ou La reprise, (aussi intitulé La répétition), qui évoquent, à travers tout un jeu de pseudonymes, de dédoublements et de redoublements, un jeu du nom et de l'image, sa relation amoureuse et non sexuelle avec Régine Olsen.

Il ne s'agit évidemment pas ici de réduire une philosophie à ses soubassements inconscients, mais au contraire d'être pleinement cohérent avec ce qui fait le sens de l'entreprise de Kierkegaard : l'impossible entreprise d'un ajustement sans couture de la pensée et de l'existence.

Machinations et machinerie.

Les deux textes furent écrits et publiés à la même époque à Copenhague, en 1843, environ deux ans après la rupture des fiançailles. Ils sont sur des plans différents.

Le journal du séducteur s'adresse à Régine dont la douleur et la perte sont reconnues dès le début du texte, à travers les lettres de Cordelia. Les **machinations du séducteur** s'y étalent complaisamment, dans le but de dégoûter Régine, et de fournir une issue à sa douleur et à sa perte en lui offrant la place de victime.

La reprise dévoile la **machinerie** derrière les mises en scène de la séduction.

La jeune fille est à l'arrière-plan, à la place de celle qu'on ne peut aimer que de loin.

Le partenaire masculin se dédouble entre un observateur et un jeune amoureux qui sombre dans la mélancolie parce qu'il « a commencé par la perte », il a commencé par la fin. Il ne peut que « manquer » l'aimée, comme on dit en créole, la vivre sous la figure du manque. La seule évocation du mariage déclenche chez lui de véritables crises de dépersonnalisation ; Il est à noter que ces crises sont aussi liées au renoncement à l'écriture. « La jeune fille n'était pas son aimée ; elle était l'occasion pour le poétique de s'éveiller en lui ; elle le rendait poète » mais « il n'avait plus besoin de cet échelon ». Et rester près d'elle, c'est renoncer à écrire : « Produire au sens strict, il ne le pouvait pas ; il lui aurait fallu pour cela la quitter ».

Dans la deuxième partie, intitulée aussi la reprise, ce dédoublement devient un rapport quasi-analytique, entre un **silencieux confident** et celui qui s'adresse à lui, **celui qui cherche son nom**, l'innommé, le « Sans-Nom qui ne peut pas se parer du faux nom d'amant ».

Le rapport au féminin.

Dans cette approche, le rapport au féminin devient l'essentiel.

Autant le rapport à la femme, son « histoire » avec Régine, qu'au féminin en lui, lorsqu'il « se range sous la bannière des femmes ».

Sa **vision du féminin** est, à première lecture, très convenue, et sinon misogyne, du moins résolument androcentrique. La femme, c'est la jeune fille, à l'exclusion de la mère et même de la jeune femme. La virginité est l'attribut essentiel de la femme.

« Ce point de vue est ancré dans la version biblique de la création selon laquelle Eve est prise d'une côte d'Adam, dérivée de lui : elle est en quelque sorte son rêve » (Françoise Collin, Les femmes de Platon à Derrida, p. 535). Et c'est bien ce que dit Kierkegaard, « la femme est le rêve de l'homme », mais c'est « un rêve de chair et de sang », un rêve qui chauffe le sang, qui exalte, qui précipite chez le jeune homme l'amour et à la poésie, **l'érotique et le poétique**

C'est probablement là, l'inévitable tribut que les plus grands philosophes paient aux préjugés de leur temps, un effet de ce que Lacan, dans Les complexes familiaux, appelle « **l'envers de la prévalence du principe mâle** » : « l'occultation du principe féminin sous l'idéal masculin, dont **la Vierge**, par son mystère, est à travers les âges de notre culture le signe vivant ».

Mais il y a autre chose dans cette vision : quelque chose du féminin que Kierkegaard aperçoit et reconnaît (« j'ai dû naître femme dans des vies antérieures »), quelque chose par quoi la femme est « plus forte que l'homme ». C'est l'**immédiateté**, le hors-réflexion, le non-réfléchi, par quoi elle relève de l'**esthétique, de l'apparence** : « elle est à l'unisson de la vie et des choses comme nul homme ne peut ou ne doit l'être » (Ou bien ...Ou bien). Et, « pour cette raison même, le **passage au religieux** est tout proche » (Stades sur le chemin de la vie. Divers propos sur le mariage).

C'est l'aisance et la grâce du « saut de la pucelle », la facilité à bondir, à franchir le « trou dans le temps », qui fascine Kierkegaard, et c'est cela, du féminin qu'il veut capter, attraper, s'approprier.

Avoir de bonnes reprises, c'est pouvoir prendre son élan pour accéder à une sphère supérieure d'existence.

Ainsi, il y a d'une part le **dispositif** que la dépendance de l'Autre impose à sa vie amoureuse, séduction-fiançailles-rupture, et par ailleurs ce que le sujet en fait : de l'inhibition il fait une perte assumée, qui ouvre la « place du vide où se tenait la femme » et il invente ainsi un autre nouage, il se bricole un nouveau Nom-du-Père. C'est, comme dit Hitenbrandt, « **la quête forcenée d'un chemin d'existence** », une sorte de **bricolage existentiel** grâce auquel il retrouve « la force vitale de faire périr cette **mort** et la changer en **vie** » (La reprise).

La question de la jouissance.

A quoi lui sert ce bricolage, c'est-à-dire quelle **jouissance** en obtient-il ?

Ce n'est pas la jouissance phallique, puisque le dispositif impose le renoncement à celle-ci.

Alors peut-être s'agit-il de l'autre, de la « jouissance supplémentaire » de la femme (et non pas « complémentaire », ce qui nous ramènerait au Tout). La **jouissance Autre de la femme**, de certains mystiques et de certains créateurs, celle qui supporte « une face de l'Autre, la **face Dieu** », et dont Lacan suggère qu'elle « nous met sur la voie de l'**existence** ».

DEUXIEME TEMPS. HISTOIRE D'UNE INVENTION : DISPOSITIF ET BRICOLAGE.

- 1) La « petite aventure de séducteur ».
- 2) « L'obstacle » et la mise en place de la reprise.
- 3) Le nom de Job et le saut au-delà de l'éthique.
- 4) Le sinthomme et l'existence.

La « petite aventure du séducteur ».

Le séducteur vit « sous le ciel de l'esthétique », là où « tout est beau et léger », où « le soleil de la féminité rayonne dans sa plénitude infinie », où l'on a affaire essentiellement « aux **belles femmes** » et aux « belles-lettres », à ce que Platon appelait **Eros**, le désir dont s'enfantent de beaux discours.

Dénicher la jouissance, comme les enfants dénichent les oiseaux, voilà qui est « tout le but de sa vie ».

a) Le **thème érotique** par excellence, c'est celui **des jeunes filles**.

« Mes yeux ne se lassent pas d'effleurer du regard ces émanations propagées par la beauté féminine »... Le thème des jeunes filles est quasi-musical, il revient à tous les moments du texte : jeune fille descendant de voiture, jeune fille badinée par les vents, exhibant à la promenade un fiancé tout neuf, voix de jeune fille chuchotant un rendez-vous...

La jeune fille est « apparence », apparition qui « déploie naïvement ses grâces cachées ». « Chacune en particulier possède une petite parcelle de la richesse entière de la féminité », et chaque parcelle est « complète en soi-même ».

Les jeunes filles sont le rêve de l'homme, ce dont il rêve, ce qui le fait rêver et précipite en lui **l'érotique et le poétique**. C'est « un rêve de chair et de sang », un rêve qui échauffe le sang. La jeune fille éveille l'amour, « l'amour rêve d'elle ».

- b) Alors entre en scène « **cette jeune fille-là** », l'inconnue au manteau vert. « Sa féminité est pure et innocente, transparente comme la mer et pourtant profonde comme elle ». Mais elle est « assez forte pour la laisser se réfléchir » (p. 80), elle possède une certaine **élasticité spirituelle**. Il s'agit de la conduire à l'accomplissement de sa féminité. Car l'expérience de l'amour précipite la féminité : « l'amour naît en elle, elle est investie de sa dignité de femme » (p. 148).

« Alors s'éveillera la **féminité qu'on déniche pour l'amener à son élasticité suprême** ». Les machinations du séducteur n'ont pour but que de provoquer et d'accompagner ce processus : « je vis avec elle la naissance de son amour » (p. 142).

- c) Mais il ne s'agit pas d'une séduction ordinaire : « je ne tiens pas du tout à la posséder au sens grossier : ce qui m'importe c'est de la posséder au sens artistique » (p. 129). « Je ne déploie

pas ma capote afin de rester assis avec elle sur la pelouse, mais afin de disparaître avec elle dans les airs, dans l'envol de la pensée » (p. 114). Car au temps des fiançailles, la jeune fille « sent circuler l'énergie de son âme par tout son être », elle est prête pour « **l'envol hardi** », « la métamorphose » où « elle se hâte vers une forme supérieure », elle est prête pour « le saut de la pucelle ». Par son immédiateté, elle relève de l'esthétique mais « prompte comme l'oiseau, de l'immédiateté **esthétique**, elle passe à celle du **religieux** ».

Mais la femme inspire l'homme aussi longtemps qu'il ne la possède pas ». Il faut rompre.

L'obstacle et la perte de la femme.

La tâche d'exister, de devenir soi-même, n'est réalisable que sous la **dépendance de l'Autre**, par le biais de ce que l'Autre a déposé pour chacun dans son escarcelle, par le biais de l'héritage.

« Le Père, le Nom-du-Père, soutient la structure du désir avec celle de la loi, mais l'héritage du Père, c'est celui que nous désigne Kierkegaard, c'est son péché » (Séminaire XI, 3).

Pour Kierkegaard, l'**héritage**, c'est le péché, à la fois le blasphème, le péché contre Dieu, et la faute sexuelle, dont la révélation fut « comme un tremblement de terre », le viol probable de la servante et mère, alors que le temps du deuil de l'épouse n'est pas achevé. Le père qu'il ne cessa jamais d'aimer, cet homme de devoir et d'étude, était aussi un pécheur qui vivait la perte de cinq de ses enfants et de leur mère comme un châtiment divin.

En découle, comme pour Hamlet, « une profonde mise en doute de ce père trop idéal » (Séminaire XI, 3), un double mouvement d'identification et de critique, une **vacillation du Nom-du-Père**, une carence du signifiant phallique incapable d'accorder le désir à la loi et de régler l'accès à la jouissance phallique.

Une façon d'assumer ce Nom-du-Père vacillant, c'est de faire de l'inhibition un renoncement, de « **renoncer à l'amour** », de « se castrer » et ainsi de laver le désir de la faute en le vidant de tout sexuel.

Le sacrifice de l'objet d'amour ouvre la place du manque, « la **place du vide** où se tenait la Femme » dit Lacan. Car ce qui compte structurellement, c'est le fait du manque, plus que l'objet manquant.

Régine devient la **femme perdue**, le « partenaire manquant ».

La reprise donne la clé des machinations du séducteur : ce n'est pas Régine qui a tout perdu, c'est le jeune homme incapable de devenir un mari. Car « il a tout perdu, celui qui a perdu l'aimée » et l'a installée à la place de la perte.

La mise en place de la reprise.

Le réel de la rencontre manquée, la production d'une jouissance qui ne se présente que comme absente, fige le sujet dans une inexorable **nostalgie**, poussant inévitablement à la **récupération**. La perte initialise la répétition.

Le terme de « reprise » en dit plus que celui de « répétition » : la reprise d'une pièce en est la re-création, avoir de bonnes reprises, c'est être capable de prendre son élan pour rebondir, une reprise est le moyen de réparer un accroc, de renouer les fils.

La reprise est « **l'artefact** » que Kierkegaard invente pour « faire périr cette mort et la changer en **vie** », et accéder à un autre « degré d'intériorité »..

La première tentative est tournée vers le passé : c'est la reprise fétichiste et imaginaire du voyage que Kierkegaard fit à Berlin après la rupture des fiançailles avec Régine. Cette reprise est un échec, la répétition automatique des signifiants se heurte à l'impossible adéquation avec le réel.

Mais dans cet échec même, il trouve le moyen de le dépasser, en retrouvant le théâtre où l'on met en scène des « farces », ce genre mêlé « plus fécond et formateur que la tragédie ou la comédie » qui « fait appel à la faculté créatrice de l'individu », et stimule sa « passion de la possibilité » en lui offrant à foison « tous les différents personnages qu'il est susceptible d'être ».

A la manière dont un musicien essaye les cordes de l'instrument pour l'accorder », « l'individu encore enfoui » essaie de « **se trouver lui-même** dans cette réalité factice pour se voir et s'entendre comme son double » : il doit finir par « se reconnaître en cette **image dans un miroir** » (p. 96)

« Ce désir de se produire et de s'épancher sur la scène ne dénote nullement une vocation théâtrale », mais plutôt le désir d'essayer son moi en s'identifiant aux personnages poétiques, une liberté humaine qui se cherche à travers « les possibles de l'individu ».

La vraie reprise : l'épreuve de Job et le saut au-delà de l'éthique.

La véritable reprise n'est pas seulement tournée vers le passé : elle est **métamorphose et renaissance**, saut dans une autre temporalité par lequel le sujet accomplit sa singularité. Elle est « **ressouvenir en avant** » : Kinésis, mouvement, passage, changement, par lequel l'existence s'éprouve et se découvre. « Du **non-encore réalisé qui insiste** », dit Lacan dans Les quatre concepts fondamentaux.

« Qu'est-ce que l'existence et où pouvons-nous la situer ? Le nœud borroméen montre que c'est, de sa nature, ce qui est –ek, séparation. L'existence est un trou. Un trou n'est pas un espace, mais le passage du temps (Séminaire XXII).

Dans cette deuxième partie, « l'innommé », adresse ses lettres à un « silencieux confident », au « silence plus silencieux que la tombe » : « Ma douleur et ma souffrance n'ont pas de nom, pas plus que moi-même, le Sans-Nom ».

Dans son escarcelle, il va trouver aussi le livre de Job, il trouve Job, « son inoubliable bienfaiteur, Job le tourmenté », Comme l'écrit Kierkegaard (cité dans le séminaire d'Hiltenbrandt : « le **soi idéal** que l'individu possède en dehors de lui comme **l'image sur**

laquelle il doit se former, et que néanmoins il possède aussi en lui-même puisque c'est lui-même ».

Job est en-dehors de lui et c'est lui : « il a tout perdu aussi, celui qui a perdu l'aimée ».

Job est aussi celui qui a perdu ses enfants, comme le père. Mais, à la différence du père, il « ose se plaindre devant Dieu », il refuse d'écouter ses amis, il récuse les lois de l'éthique humaine : « il doit se repentir, demander pardon et tout ira bien de nouveau. Cependant Job n'en démord pas ». Il a la « force vitale » de repousser l'idée que ses souffrances sont la punition de ses péchés.

Il ne veut avoir affaire qu'à Dieu, « il ose se plaindre devant Dieu ». Il veut parler au directeur.

« Lorsque toute certitude et vraisemblance humaines pensables deviennent impossibles » (R, p. 157), lorsque tout est déréalisé, (« Qui m'a joué le tour de me plonger dans le grand Tout et de m'y laisser ? « Comment ai-je été intéressé à cette vaste entreprise qu'on appelle réalité ? », « N'y a-t-il aucun directeur ? Où dois-je adresser ma plainte ?), c'est aux paroles de Job qu'il se raccroche.

« Chacune de ses paroles est nourriture, vêtement et remède pour mon âme misérable ». Il dort avec le livre de Job comme l'enfant dépose à son chevet son livre de leçons pour s'en pénétrer pendant la nuit. Il recopie ces paroles et les porte comme un talisman, « comme un emplâtre qui serait **la main-de-dieu sur mon cœur malade** ».

Car Job lui enseigne à voir dans la perte non pas une punition mais une **épreuve** qu'il lui faut traverser jusqu'à l'autre bord du religieux. « La catégorie de l'épreuve est absolument transcendante. Elle établit l'homme dans un **rapport d'opposition purement personnel avec Dieu** » (p. 155).

En lui montrant comment traverser l'épreuve, Job procure « une indescriptible consolation ».

DERNIER TEMPS : RISQUER UNE HYPOTHESE.

Le sinthomme et l'existence.

En explorant le possible de la résignation, (« Je fais tout ce qui est en ma puissance pour apprendre à devenir un époux. Me voici, **me mutilant moi-même**. J'éloigne tout l'incommensurable pour devenir commensurable »), le jeune homme découvre l'angoisse d'une mutilation bien plus terrible que celle qui consiste à renoncer à l'amour : le **renoncement à l'écriture**.

La perspective du mariage implique le renoncement à l'écriture, au poétique : « Produire au sens strict du terme il ne le pouvait pas, car il aurait dû en ce cas la quitter » (p. 75).

L'observateur décèle avec clairvoyance que « la jeune fille n'était pas son aimée. Elle était l'occasion pour le poétique de s'éveiller en lui. Elle le rendait poète ». Elle n'avait été que

« l'occasion qui l'avait mis en mouvement ». « Il avait pu croître grâce à elle et il n'avait plus besoin de cet échelon pour s'élever » (p. 74).

On comprend alors pourquoi c'est lorsque la dernière lettre s'ouvre sur ces mots « elle est mariée », que la reprise s'accomplit : « elle est mariée », et « je suis de nouveau moi-même. Je tiens la reprise ». En se mariant, Régine « me donna aussi ce que j'aimais le plus : moi-même. Et elle me le donna grâce à la magnanimité de la jeune fille » : elle eut la générosité de le libérer, de ne pas « se cramponner à lui au lieu de le lâcher », de le rendre à lui-même, là où était son désir, « le désir d'un bien au second degré, un bien qui n'est pas causé par un petit a » (Séminaire Encore, 6).

« Ma yole est de nouveau à flot » ; dans une minute, je serai de nouveau où aspirait l'ardent désir de mon âme, là où les idées bouillonnent et mugissent avec la fureur des éléments, où les pensées se lèvent dans le vacarme comme des nations en exode »... » : le mariage de Régine est comme un « orage » qui le renvoie à ses dons poétiques, à « la danse dans le tourbillon de l'infini »...

« Ecrire a été ma vie ».

L'existence, « a 36 façons de se nouer » (Séminaire XXII). Elle est une quatrième consistance qui « tout en étant extérieure à leur relation, « **fait tenir les trois en tant qu'ils ne tiennent pas** ».

L'écriture permet de suppléer à la vacillation du signifiant phallique, comme un quatrième terme qui fait tenir ensemble le réel, le symbolique et l'imaginaire, en tant qu'ils ne tiennent pas, qu'il y a vacillation du Nom-du-Père. Un recours lorsqu'on est confronté à l'impossible,

L'écriture était peut-être, pour Kierkegaard son sinthomme, son nouage –ek, le nouage des trois qui ek-siste à leur relation. C'est ce qui lui « permet de maintenir en acte quelque chose où il puisse se reconnaître comme sujet et se satisfaire comme sujet » (Séminaire VI).

L'emblème pour chacun de sa singularité, de son unicité, de son exceptionnalité.

Le sinthomme est une modalité pas-toute de la jouissance et qui concerne les deux sexes.

La dernière lettre témoigne de sa jubilation, comme une nouvelle assumption jubilatoire de sa ré-unité : « la discorde qui était dans mon essence a cessé, je me réunis à nouveau » (p. 164).

La souffrance de la rupture est le prix à payer pour naître à lui-même dans la dimension de l'intériorité : « je ne puis accepter que me soit reprise ma pensée, mon idée où j'ai mis ma vie et dont la perte serait ma mort spirituelle ». (Journal)

Ainsi, « par delà le biais de la castration, Régine fait à Kierkegaard signe de la face Dieu de la jouissance, de la jouissance féminine, signe de l'infinitude ».